

CHAPITRE VI

SYNTHESE DES DONNÉES SUR LE MAGDALÉNIEN DE MARSANGY

par

B. SCHMIDER

A. LES ACTIVITES ET LA FONCTION DU SITE

Les Magdaléniens ont fait halte à Marsangy, sur les bords de l'Yonne, en un secteur de la vallée qui leur est apparu particulièrement favorable (ch. I. A et B). Peut-être parce que le site correspond au coude d'un méandre, offrant une vue étendue vers l'amont comme vers l'aval; ou bien en raison de la confluence avec le rû de Montgerin mettant en relation la vallée de l'Yonne avec celle du Loing, qui apparaît comme l'une des voies de communication les plus fréquentées à la fin du Paléolithique. La proximité de la rivière était en tous cas le facteur déterminant car, outre l'eau indispensable à leur survie, les Magdaléniens y ramassaient les blocs de grès et de quartzite nécessaires à l'édification de leurs foyers et surtout les rognons de silex à partir desquels ils pouvaient renouveler leur équipement.

En effet, du moins si l'on en juge par les traces qu'elles ont laissées sur le terrain, les activités liées au travail du silex étaient prédominantes. Les Magdaléniens sont venus à Marsangy pour ramasser les nodules de silex présents dans les alluvions ou dans les affleurements crétacés du voisinage (ch. III. A). On a souligné que l'apport de silex exogène était très réduit et réservé à quelques pièces exceptionnelles qui avaient pu avoir, un temps, une valeur particulière pour leur propriétaire du fait de leur qualité fonctionnelle ou même esthétique.

Les Magdaléniens sont restés à Marsangy pour débiter le silex qu'ils avaient collecté et se procurer ainsi les supports nécessaires à la fabrication de leur outillage. Les opérations de débitage étaient centralisées dans l'Unité N19 qui apparaît comme un pôle technique pour toutes les activités de fabrication à côté d'ensembles (D14 et H17) interprétés plutôt comme des unités de résidence (ch. II).

De l'abondance et de la variété de l'outillage abandonné sur le terrain (ch. IV) on peut déduire l'existence de l'éventail des activités de fabrication ou de consommation communes à tous les groupes de chasseurs magdaléniens, en particulier la décarénéation et le découpage de la viande (lames utilisées) et le travail de la peau (grattoirs). A cause du grand nombre de becs et de burins, on est en droit de penser que le travail des matières dures animales constituait un autre pôle d'activité dominant. La disparition des micro-traces sur les outils ne permet

malheureusement d'avoir que des preuves indirectes de toutes ces occupations nécessaires à la survie du groupe.

Enfin, la présence de vestiges animaux et surtout d'armatures de flèche suggère que la chasse occupait une place non négligeable dans l'emploi du temps des Magdaléniens. Etant donné la proximité du fleuve, il est probable, mais non prouvé, que les occupants de Marsangy ont aussi pratiqué la pêche.

I. L'UNITE N19, UN ATELIER SPECIALISE DANS LE DEBITAGE DU SILEX

L'unité N19 peut être interprétée comme une structure d'atelier, modelée par les activités de débitage (ch. II. B). Le démontrent le volume de la matière première abandonnée, la meilleure qualité des produits et la morphologie des amas de taille.

L'unité N19 rassemble sur ses 58 m² une masse de silex (210 Kg environ) supérieure à l'ensemble des déchets de taille dispersés dans les trois autres structures (H17, D14 et X18) qui couvrent une surface approximative de 155 m². Ce poids comprend tous les produits de débitage et aussi les nucléus qui, au nombre de 197, représentent à eux seuls un poids résiduel de 73 Kg. Par la quantité de silex débité, N19 s'apparente davantage à Etiolles qu'à Verberie ou Pincevent (Julien 1988). Le nombre de nucléus par m² y est même supérieur qu'à Etiolles car les rognons disponibles sur les berges de l'Yonne étaient moins volumineux et parce que l'exploitation en a été moins exhaustive.

N19 se distingue des autres ensembles de Marsangy par la qualité du travail du silex (ch. III.A). Là, nous l'avons dit, était concentrée la majorité des rognons provenant de la craie campanienne. Le débitage des nucléus, choisis pour leur forme naturellement cylindrique ou prismatique, était mené de façon plus systématique et plus soignée. Le facettage des talons et particulièrement le facettage en éperon se pratiquait plus fréquemment. Ainsi les lames sont plus nombreuses (24 %) en N19 et d'une longueur moyenne plus élevée (73 mm).

En N19 on reconnaît toutes les phases du débitage, de la mise en forme du nucléus à la fabrication des outils. Ceci distingue Marsangy des ateliers d'Europe centrale installés également à proximité des gîtes de silex (Ginter 1974, Schild 1976) où le travail était limité à la préparation des nucléus et à l'exploitation des premières lames pour l'exportation. A Marsangy, les remontages semblent bien indiquer l'absence de séries laminaires qui ont pu être exportées. Toutefois, l'essentiel des supports et des outils semble avoir été produit pour une utilisation domestique immédiate, le nombre des grandes lames restées au sein des amas de taille confirmant l'insouciance des Magdaléniens face à une matière première pléthorique.

L'espace lui-même apparaît structuré par la finalité d'opérations de débitage qui lui confèrent une organisation particulière dans l'ensemble magdalénien régional (Julien 1988, p. 93). Les amas de taille, disposés en couronne, sont plus éloignés du foyer qu'il n'est d'usage dans la majorité des occupations de la même période. Comme l'ont montré les expérimentations réalisées par E. Boëda et J. Pelegrin (Schmider et alii 1985) ces amas présentent par leur morphologie, comme par leur composition, le faciès caractéristique des postes de débitage en place. La plupart des concentrations montrent en effet la forme régulière, les limites nettes et les témoins négatifs (emplacement du siège du tailleur ou négatif de sa cuisse) que l'on remarque dans les amas

expérimentaux (fig. 142). En ce qui concerne leur composition, la répartition des différents modules n'est pas aléatoire et il a été démontré, à partir de certains remontages, qu'elle correspond souvent à la séquence de taille. La forme des concentrations, l'emplacement des témoins négatifs et la direction des projections (d'après les raccords de remontage) semblent indiquer que les artisans faisaient face au foyer. On peut imaginer des séances de débitage successives ou même simultanées, étant donné l'espacement des postes d'activité. Sans préjuger de l'une ou l'autre hypothèse, un croquis réalisé par J. Pelegrin (fig. 143) lors de son expérimentation à l'Archéodrome, donne une assez bonne idée de la position des tailleurs en fonction de la direction dominante des projections.

II. UNE FONCTION DE FABRICATION DOMINEE PAR LE TRAVAIL DES MATIERES OSSEUSES

On n'a que des preuves indirectes du travail des matières osseuses qui, avec le débitage, devait constituer l'autre pôle dominant de l'activité des Magdaléniens de Marsangy. L'état de surface des vestiges animaux est souvent trop mauvais pour que l'on puisse y distinguer avec sûreté les traces d'un travail humain. Un bois de renne mâle (T15-43) semble bien toutefois porter des incisions volontaires (fig. 22).

La nature des vestiges animaux (ch. I.D) peut tout d'abord constituer un indice. Les os sont moins bien représentés que les dents et les bois, bois de massacre mais aussi bois de chute. M. Julien (1988, p. 95) remarque que les vestiges osseux découverts à Marsangy sont des éléments à faible valeur nutritive et y voit plutôt une réserve de matière première pour la fabrication d'outils et d'armes.

On est fondé à distinguer un autre signe de cette activité dans la composition de l'industrie lithique. L'ensemble des burins et des becs représente environ 45 % du total de l'outillage. On a constaté, dans les gisements où l'on a pu effectuer l'analyse des micro-traces (Pincevent, Verberie, Meer) que ces outils portaient généralement des polis attribuables au contact avec les matières dures animales, qu'il s'agisse du rainurage pour la découpe de baguettes ou du forage de l'os ou du bois de cervidé. Le caractère d'unité technique de N19 est renforcé par le fait que la moitié de ces outils est concentrée sur une aire limitée autour du foyer. La complémentarité apparente des burins dièdres et des langbohrer a été soulignée (p. 223). La fréquence des becs cassés et réavivés, la localisation des éclats d'avivage retrouvés dans le voisinage, sont la preuve d'une tâche spécialisée urgente effectuée sur le lieu même où ces outils ont été débités et façonnés (p. 168). La surabondance des becs axiaux en N19 traduit un usage occasionnel, sans doute saisonnier. Les objets résultant de ce travail ont probablement été emmenés par les Magdaléniens, lors de leur départ, car une disparition complète est improbable dans un milieu où l'os a tout de même été partiellement conservé.

Un autre poste de travail secondaire pour le travail de l'os (d'un autre ordre puisqu'il se limite à l'utilisation d'un seul type d'outil) a été identifié en bordure du foyer H17 (p. 148) où étaient concentrés une dizaine de burins. On a signalé (p. 140) que le pourcentage de burins fracturés y est plus élevé qu'ailleurs ce qui peut être dû à une utilisation prolongée. Mais, à la différence des becs, les burins ont aussi été fabriqués pour l'exportation, si l'on en juge par le grand nombre de chutes qui n'ont pu être remontées.



Fig. 142 : Reconstitution de l'atelier N19 de Marsangy à l'Archéodrome de Beaune en Juin 1985 (cliché B. Schmider). La tente, censée représenter l'Unité H17, se voit au deuxième plan.

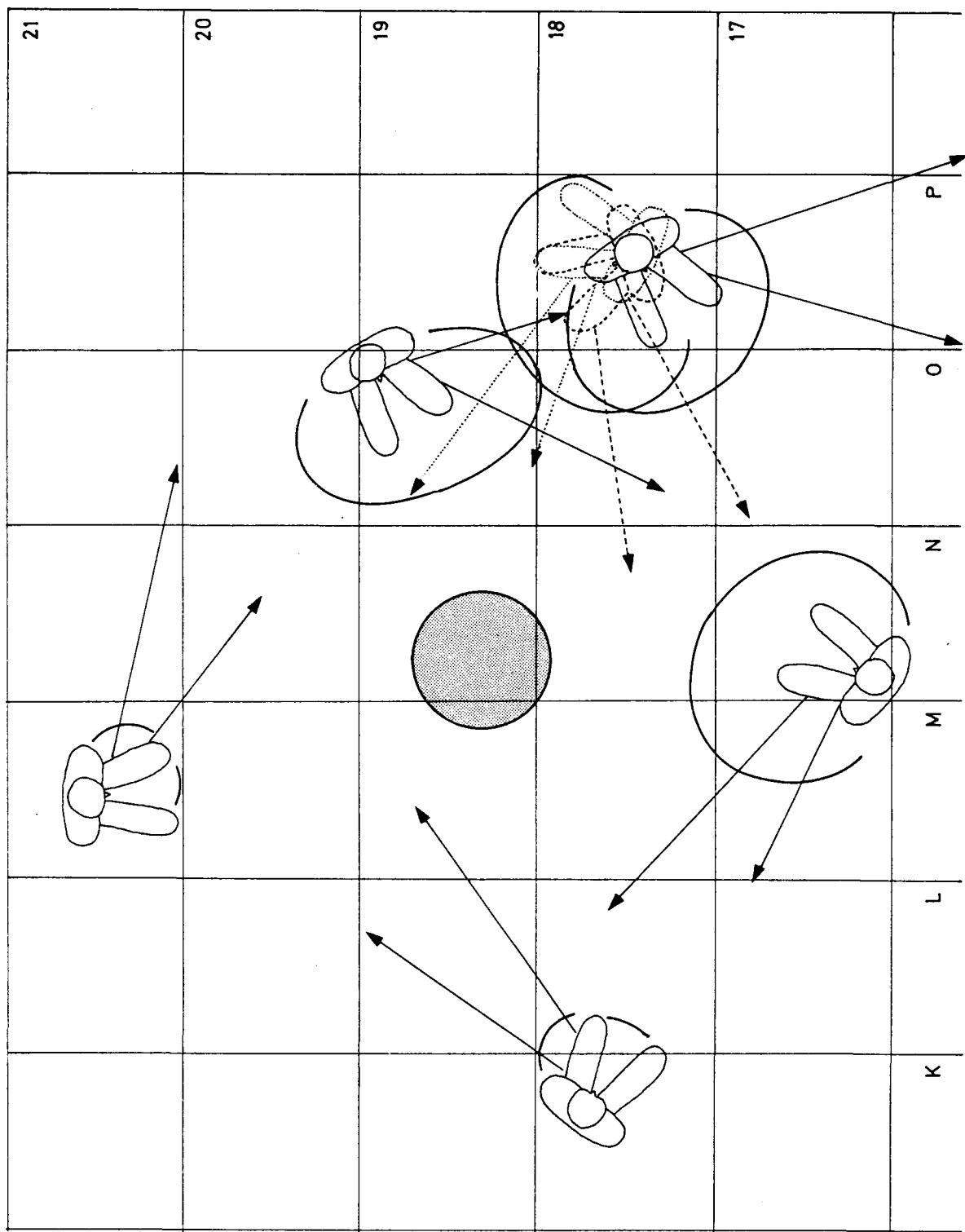


Fig. 143 : Hypothèse sur la position des tailleurs dans l'Unité N19, d'après un croquis réalisé par E. Boëda et J. Pelegrin, lors de leur expérimentation à l'Archéodrome. Les flèches indiquent la direction prédominante des projections d'éclats de silex, lors de la taille. En P18, le tailleur est supposé avoir effectué une rotation (cf p. 66). Il a été indiqué (p. 66) que l'amas N17 avait eu une fonction d'évacuation dominante mais le débitage préliminaire en place de certains rognons est probable. L'amas K19-20 (p. 64) n'a pas été localisé car il a été constitué majoritairement de rejets successifs.

III. UNE CHASSE D'APPOINT DIVERSIFIEE

La chasse est attestée à Marsangy par la présence de vestiges animaux et également par l'abandon d'objets (lamelles à dos, pointes à cran) interprétés généralement comme des armatures de trait. La rareté des vestiges animaux (ch.I.D) pose un problème à Marsangy comme dans d'autres gisements de plein air de la région (Etiolles par exemple). La nature des sédiments n'a probablement pas permis l'entièvre conservation des restes organiques. Toutefois, on observe une préservation préférentielle de certains vestiges osseux. C'est le cas d'un maxillaire inférieur de cheval (fig. 18) découvert en bordure de l'unité N19 et dont presque toutes les dents ont été retrouvées à l'intérieur de la structure. Peut-être faut-il y voir l'indice d'un traitement particulier à l'époque du dépôt.

Comme à Etiolles également, on a le témoignage d'une chasse diversifiée qui s'oppose à la chasse spécialisée pratiquée à Pincevent et Verberie où plus de 90 % des ossements appartiennent au Renne. Ici le Renne et le Cheval sont représentés en proportions à peu près égales, le Cerf étant plus rare. On a dit, dans le paragraphe précédent, que la nature des vestiges indique plutôt une chasse d'appoint réalisée dans des intentions techniques.

En ce qui concerne les pièces interprétées comme des armes, l'une des particularités de l'industrie lithique de Marsangy est l'association de lamelles à dos et d'armatures de silex pointues (pointes à dos courbe, pointes à cran) (ch. IV.E) nécessitant la mise en oeuvre de processus d'emmanchement différents et attestant, par là-même, de techniques de chasse diversifiées.

Les lamelles à dos se rencontrent dans presque tous les gisements magdaléniens. A Pincevent, l'étude des micro-traces, effectuée par E. Moss et M. Newcomer (1982) a montré que, adaptées à un manche par séries de deux ou trois, elles ont pu tenir lieu de couteau. Mais l'utilisation la plus courante est celle d'armatures insérées dans les rainures longitudinales de certaines sagaies en os. Une sagaie, armée de barbelures constituées par deux lamelles de silex a d'ailleurs été retrouvée près d'un foyer à Pincevent (Leroi-Gourhan 1983). On s'accorde à penser que ces sagaies étaient lancées au moyen de propulseurs à crochet.

A côté des lamelles à dos, on rencontre de rares pointes à dos courbe et surtout des pointes sub-triangulaires associant une extrémité aigüe formée par une troncature distale très oblique et un bord présentant un cran plus ou moins prononcé. La taille comme le poids de ces pièces (p.192) amènent à formuler l'hypothèse que ce sont des pointes de flèche qui ont servi à armer l'extrémité de hampes légères en bois végétal. Elles pouvaient être lancées au moyen de l'arc qui permet de meilleures performances que le propulseur.

Le pourcentage de lamelles à dos à Marsangy (20%) est moins élevé que dans d'autres gisements du Bassin Parisien où n'existent pas les pointes à cran (autour de 50% aux Gros-Monts I, dans l'unité U 5 d'Etiolles et dans la section 36 de Pincevent). Le pourcentage de pointes à dos courbe n'est que de 2%; celui des pointes à cran s'établit autour de 5% et l'examen tracéologique effectué par H. Plisson (p.192) indique plus de fractures de façonnage que de fractures d'impact. On peut penser que le procédé classique de chasse au propulseur était encore très employé. L'utilisation de l'arc pouvait avoir un caractère expérimental et traduit l'influence

des groupes de chasseurs de l'Europe du nord avec lesquels les Magdaléniens avaient pu se trouver en contact (ch. VI.B).

Il semble établi que les Magdaléniens sont venus à Marsangy pour renouveler leur équipement lithique et osseux. Ils ont installé des foyers et peut-être des tentes, collecté et débité une assez grande quantité de silex ce qui implique un séjour assez prolongé. Les indices sont faibles pour déterminer la période d'occupation du site. Elle ne coïncide pas forcément avec l'époque des grandes migrations du Renne (comme à Pincevent ou à Verberie) car la chasse ne semblait pas le but premier des occupants. Notons que les Magdaléniens ont apporté des bois de chute et qu'il s'agit presqu'exclusivement de bois de cervidés mâles qui tombent vers le mois d'Octobre. Pour certains auteurs (d'après Léotard et Otte 1988, p. 192) les bois doivent être ramassés et stockés rapidement après le passage des hardes car ils sont vite attaqués par les rongeurs. Ce pourrait être un indice pour une occupation d'automne.